LA VIE AU GRAND AIR

ABONNEMENTS (Édition ordinaire) :
PARIS..... Un an **14** fr. Six mois **7** fr. **50**
PROVINCE.. — **15** fr. — **8** fr.
ÉTRANGER. — **20** fr. — **10** fr.

26 Novembre 1899. — No 63
Rédaction et Administration, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS

ABONNEMENTS (Édition de luxe) :
PARIS.... } Un an. **25** fr. Six mois. **13** fr.
PROVINCE
ÉTRANGER — **30** fr. — **16** fr.

(Cliché Mairet.)

SPORT ET THEATRE : Une répétition de lutte au foyer de l'Opéra.

Au second acte de la *Prise de Troie*, d'Hector Berlioz, représentée pour la première fois la semaine dernière à l'Opéra, figure une triple séance de luttes dont les passes, admirablement réglées, tombent en cadence sur des motifs musicaux. Les costumes ne sont pas ceux des luttes de l'époque, car les Athlètes grecs combattaient nus, mais la scène n'en reproduit pas moins une physionomie très bien reconstituée des luttes du pancrace. Parmi les combattants figurent plusieurs athlètes connus : Crest, Eugène de Paris, etc., mais avec leurs lèvres rasées, leur front ceint d'une bandelette, ils sont difficilement reconnaissables.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

La Retraite de Guerrita

L'INCOMPARABLE torero Rafaël Guerra, *Guerrita*, vient d'abandonner définitivement l'art des Romero et des Pepe Illo, pour se consacrer, en entier, à sa famille et à ses propriétés. La retraite de Rafaël a pris l'importance d'un événement dans le milieu des « fervents » qui, dans nos provinces de l'ouest et du midi, sont plus nombreux qu'on ne le croit généralement.

La cérémonie, tout intime, s'est passée dans la maison de Guerrita, à Cordoue. Elle consiste à trancher, à l'aide de ciseaux, la petite tresse de cheveux (*la coleta*) que les toreros laissent pousser derrière la tête et qui est le signe distinctif de l'office. Cette tresse de cheveux — soit dit en passant — sert à attacher la *mona*, sorte de petit chou en soie auquel pend un ruban tressé de quelque dix

(Cliché Crespon, Nîmes.)

Raphael Guerra (*Guerrita*), après sa retraite.

centimètres de longueur qui fait partie de l'habillement du torero.

La vieille mère et l'épouse du *diestro*, depuis longtemps déjà, le poussaient à abandonner cette carrière triomphale mais périlleuse, qui, chaque jour, tenait dans l'angoisse des êtres chéris. Les deux femmes se rappelaient sans cesse la mort tragique du fameux *matador de toros* José Rodriguez, *Pepete*, parrain de Guerrita qui fut tué à Madrid, en 1863, par le *toro Jocinero* de l'élevage de Don Edouardo Miura ; en outre, la mort du vaillant Manuel Garcia, *el Espartero*, compagnon d'armes de Rafaël, survenue en 1894, à Madrid, et causée par un *toro* du même élevage, leur avait, depuis lors, rempli l'âme d'une insurmontable terreur qui se manifestait par les prières les plus renouvelées, à chaque entrevue avec les deux femmes. C'est à cela qu'il faut attribuer la brusque retraite du plus grand torero des temps modernes.

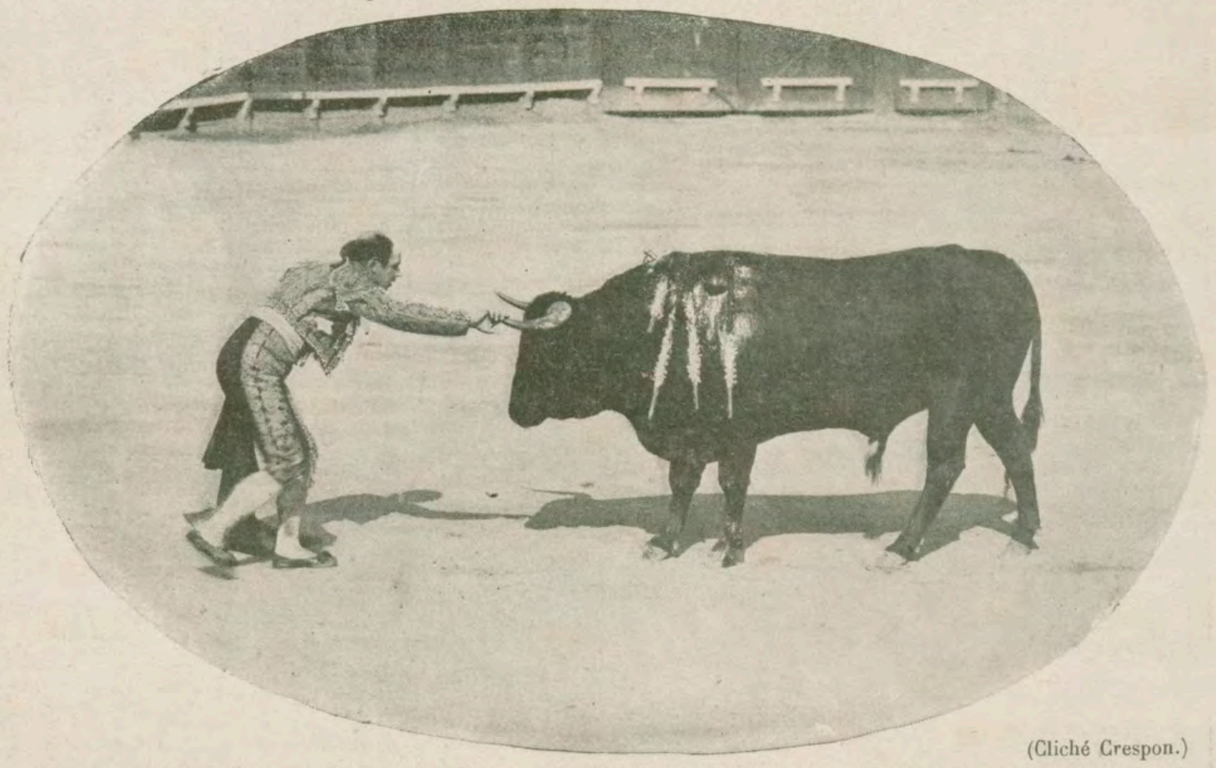
Les corridas qui se célèbrent annuellement, les 13, 14 et 15 octobre, à Sarragosse, pour les fêtes de la grande patronne de l'Aragon, la *Virgen del Pilar*, étaient, cette année, les dernières de la saison ou *temporada*, auxquelles Guerrita devait prendre part. Il garda le plus grand secret sur sa décision et ne prévint ses amis intimes que le 14, ayant décidé de donner le lendemain, la dernière *corrida* de sa vie *torera*.

Les *toros* étaient de l'élevage navarrais de D. Jorge Diaz. Rafaël alternait ce jour-là avec les *matadores* Algabeño et Villita ; son dernier *toro* à tuer fut donc le quatrième. Au moment voulu, il se dirigea vers la loge nº 2 qu'occupaient la Señora de Urquijo et D. José Norval, et dit, en s'adressant à la première : « *Brindo por usted el ultimo toro que mato* » — *Je vous brinde la mort du dernier toro que je tue.*

(Cliché Crespon.)

NIMES, 3 JUILLET 1898. TORO DE D. JOSÉ DE LA CAMARA.

Guerrita a tiré la muleta, il est en garde et vise le garrot de l'animal, il va presque droit sur lui. La bête suit des yeux la muleta et le matador profite de cette seconde pour lui clouer l'épée en plein garrot, seul endroit où il doit frapper.



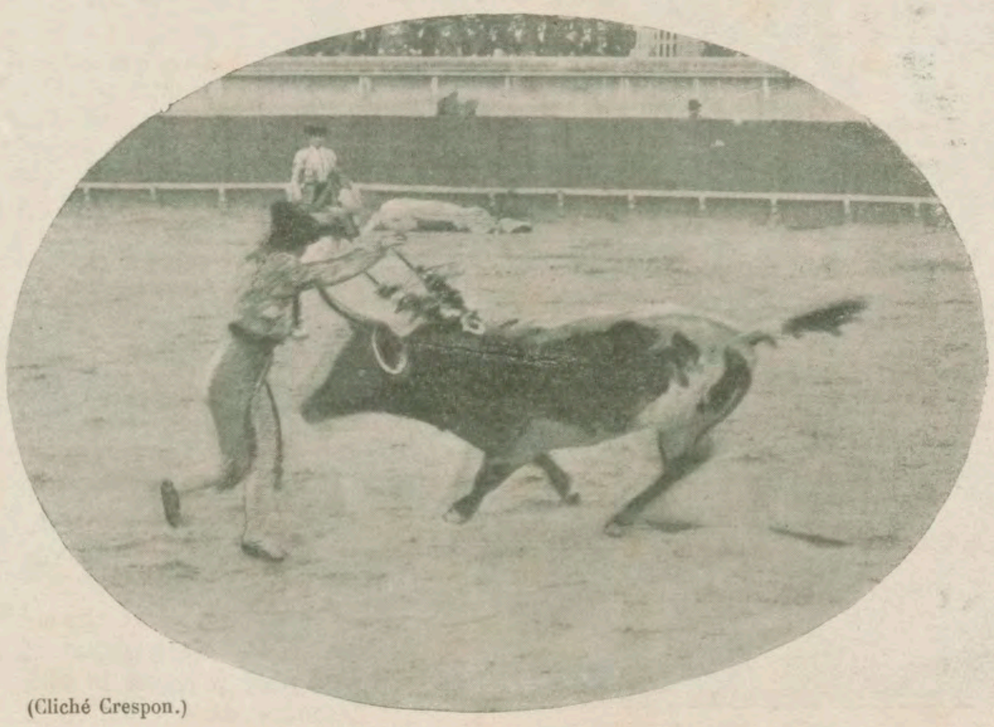
(Cliché Crespon.)

NIMES, 7 MAI 1899. TORO DE D. JOAQUIM MURAVE. — **Guerrita vient de porter une estocade jusqu'à la garde. Le fauve chancelle. Le fantaisiste matador saisit la tête du toro et, pas à pas, l'attire à lui ; l'animal lourdement suit son vainqueur qui recule ainsi jusqu'au marchepied de la barricade où il s'assied tandis que le toro s'écroule à ses pieds.**

Le soir même, il partait pour Cordoue où il arrivait le lendemain.

Le 17, la cuadrilla complète du torero et ses amis les plus intimes, se réunissaient dans la magnifique demeure qu'il possède à Cordoue.

Avant le repas, Doña Dolorès Sanchiez, la charmante épouse du *maëstro*, très émue et versant des larmes de joie, prit des ciseaux et trancha la tresse symbolique. Guerrita était très pâle. Tout un passé de gloire, toute sa vie d'artiste avec ses triomphes et ses amertumes, durent passer devant ses yeux au moment du renoncement.



(Cliché Crespon.)

NIMES, 2 JUILLET 1899. TORO DE L'ÉLEVAGE DE D. CARLOS OTAOLAURRUCHI. — **Moment précis où Guerrita engage le buste dans les cornes et pique sur le garrot du *toro* une magnifique paire de banderilles. Cette photographie très curieuse, très vivante est d'une gran rareté comme reproduction d'un exercice tauromachique.**

(Cliché L'Hermitte.)

MARSEILLE, 11 MAI 1899. TORO DE D. JOSÉ DE LA CAMARA.

Une magnifique passe de muleta (passe haute) faite au premier toro de la corrida. Calme, d'une pose élégante dans sa simplicité, Guerrita reçoit dans les plis du drapelet rouge la fureur du fauve qui brise son élan dans un coup de tête porté à vide.

Guerra dans sa salle à manger, à Cordoue, le jour de l'abdication.

La vieille mère, à son tour, prit les ciseaux et fit subir la même opération au frère de Guerrita, le banderillero Antonio Guerra, qui avait accompagné Rafaël pendant toute sa carrière. Quant au fidèle picador, Rafaël Moreno, *Bedo*, beau-frère de Guerrita, ce fut le plus jeune des cinq enfants du grand matador, un garçonnet de quatre ans, qui tailla la tresse crêpue du beau colosse.

Guerrita naquit, le 6 mars 1862, à Cordoue. En 1876, il fit partie de la *cuadrilla* des *Ninos de Cordoba* (enfants de Cordoue) formée par l'ancien banderillero Francisco Rodriguez, *Caniqui*. Il tua quelques *toros* comme *novillero* ou débutant, jusqu'en 1881, époque à laquelle il entra dans la *cuadrilla* de *Bocanegra*, tué dans la plaza de Carthagène.

Fernando Gomez, *el Gallo*, qui avait remarqué les exceptionnelles aptitudes du jeune Rafaël, pendant les *corridas* de Bilbao, le prit avec lui. Avec ce maître qui fut surtout un théoricien émerite, Guerrita apprit les finesses d'un *toreo* élégant, sobre, classique.

Guerrita.
Le « Club-Guerrita ».

Sa renommée date de cette époque. Ce fut en 1885, qu'il entra dans la *cuadrilla* de Rafaë Molina, *Lagartijo*, qui lui donna l'*alternative* ou droit de prendre place parmi les *matadores de toros*, le 29 septembre de la même année.

On sait le reste ; il marcha de triomphes en triomphes et eut bientôt fait de laisser loin derrière lui tous les toreros de son époque.

Guerrita abandonne le *toreo* dans la plénitude de ses facultés. Il laisse une place vide qui certainement ne sera pas comblée de sitôt.

Depuis son alternative, Guerrita a pris part à 887 corridas dans lesquelles il tua 2333 toros ; si on y ajoute les 214 toros qu'il tua pendant qu'il était *novillero*, on arrive au chiffre respectable de 2547 *toros*.

Voici l'énumération des cinq grandes blessures qu'il a reçues.

Le 20 novembre 1887, à la Havane, cuisse gauche traversée ; le 1er janvier 1888, à la Havane, grave blessure au côté droit du cou ; le 24 juin 1890, à Jerez, coup de corne dans l'aîne et le 7 septembre 1893, à Murcie, coup de corne à l'angle du maxillaire inférieur qui mit à nu la veine jugulaire et dont il échappa par miracle.

Raphael Guerra en famille.

Ce n'était pas un torero d'émotion : non, son art était trop subtil, trop délicat et ses connaissances trop profondes. Il a été, au contraire, le torero cher aux *dilettanti*, à tous ceux qui vont à la *plaza* non pas pour voir deux brutes face à face ; mais bien pour admirer la valeur sereine, l'adresse et le sang-froid au service de l'intelligence, dans une lutte où l'homme *doit* triompher. C'est pour cela que Guerrita restera pour tous les fervents éclairés l' « Incomparable. »

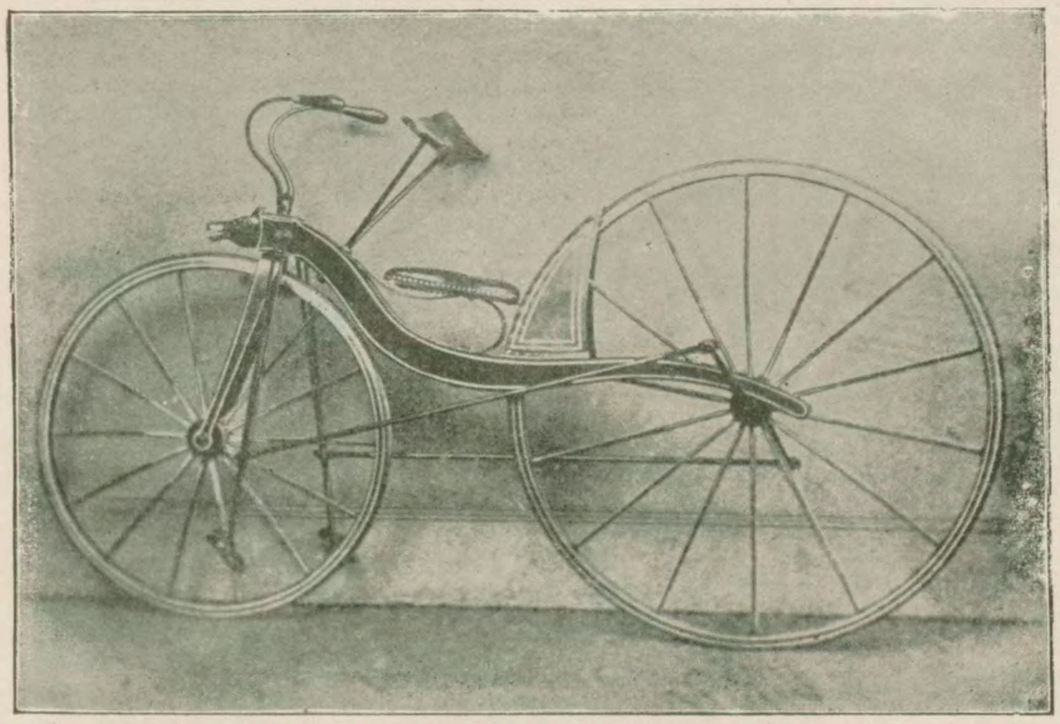
MOSCA.

A la Recherche des Léonides

La *Vie au Grand Air* avait chargé MM. Dumoutet, L. Vernanchet et D. Valentin d'aller observer le passage des Léonides, dans le ballon la *Vie au Grand Air*. Nous publierons dans notre prochain numéro le compte-rendu illustré de cette mission scientifique.

Les Cycles de nos Pères

C'est généralement au figuré que l'on emploie cette expression « de nos pères » pour désigner ce qui a appartenu non pas à nos pères, non pas à nos grands pères, mais « aux grand-papas des grand-papas des grand-papas des grand-papas » comme dit Eudoxie Dupuis, dans un de ses plus charmants ouvrages. Ici, c'est bien



La machine de Macmillan, l'inventeur de l'équilibre.

au propre qu'il faut prendre le sens de ces mots. Le cyclisme jouit de cette rare qualité de dater d'hier et d'avoir plus d'importance que la plupart de ses aînés. Décrire les cycles de nos aïeux, voire même plus simplement de nos aïeuls, serait tâche impossible. C'est à nos frères, à nos oncles qu'il faut nous adresser pour avoir des échos vécus des premiers jours de la vélocipédie naissante ; on connaît ces premiers jours en France : mais on ignore généralement ce qu'ils furent en Angleterre, où pourtant les progrès du cyclisme ont été plus précoces et plus rapides. Nous allons en donner ici les phases principales.

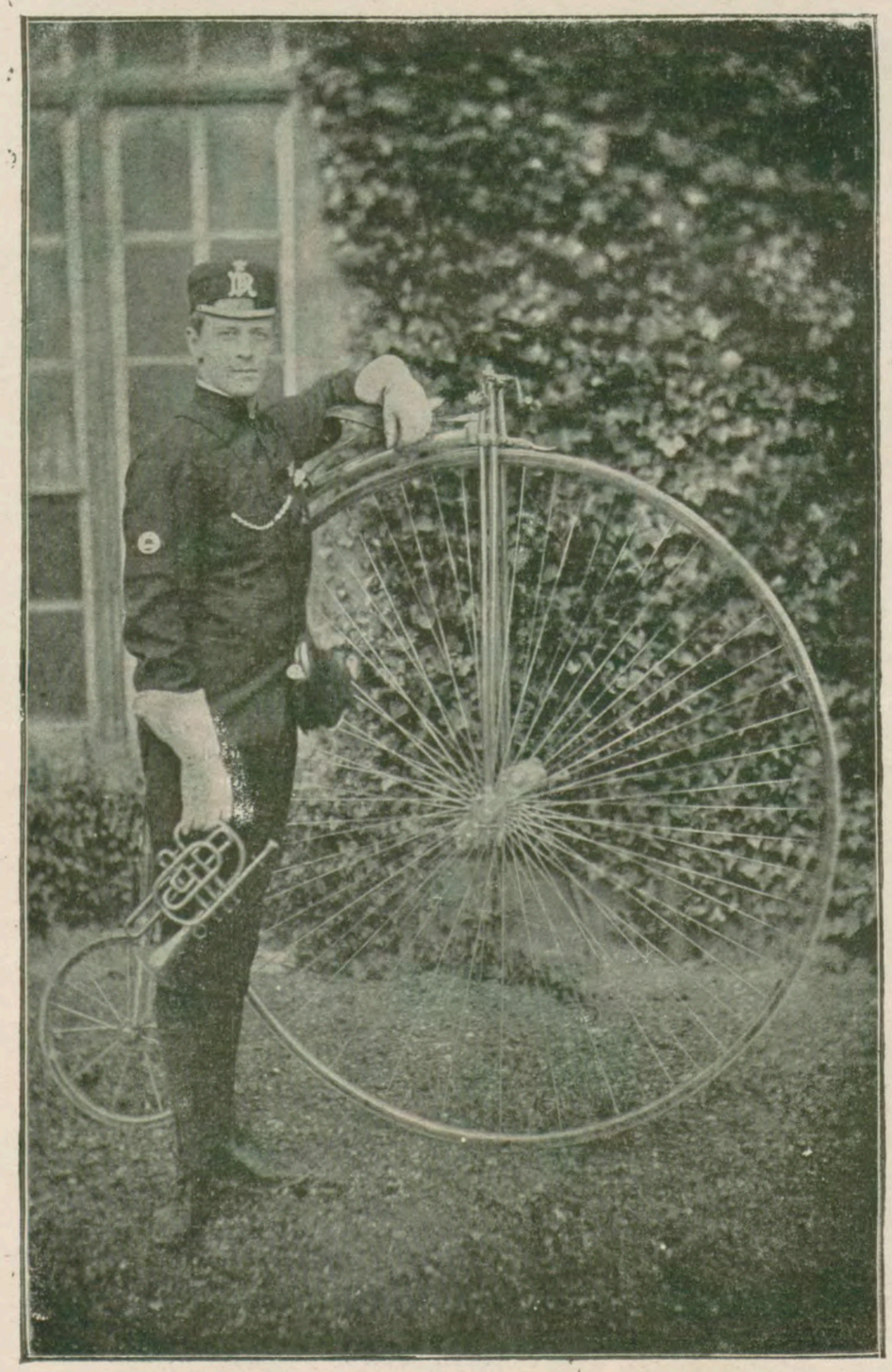
Du baron de Drais, de son invention, de sa « draisienne » nous ne parlerons ici que pour les rappeler d'un mot. Sans doute l'idée première bien vague et bien confuse de ce qui constitue aujourd'hui nos élégantes bicyclettes, a dû germer dans son esprit. Sans doute il a doté ses contemporains d'un instrument nouveau, qui leur paraissait fantastique, inutile, dangereux, impraticable : mais d'où cependant est venue la « bécane » d'à présent.

C'est en 1818 que le baron de Drais se livrait à ses essais, et nous notons à une date point trop éloignée de celle-là une trouvaille assez peu connue dans notre pays et qui mérite qu'on s'arrête un peu à la considérer.

Le premier bicycle à manivelles. Avec ses roues cerclées de fer, il secouait tellement son cavalier, qu'on l'avait surnommé en Angleterre *the boneshaker*, le briseur d'os.

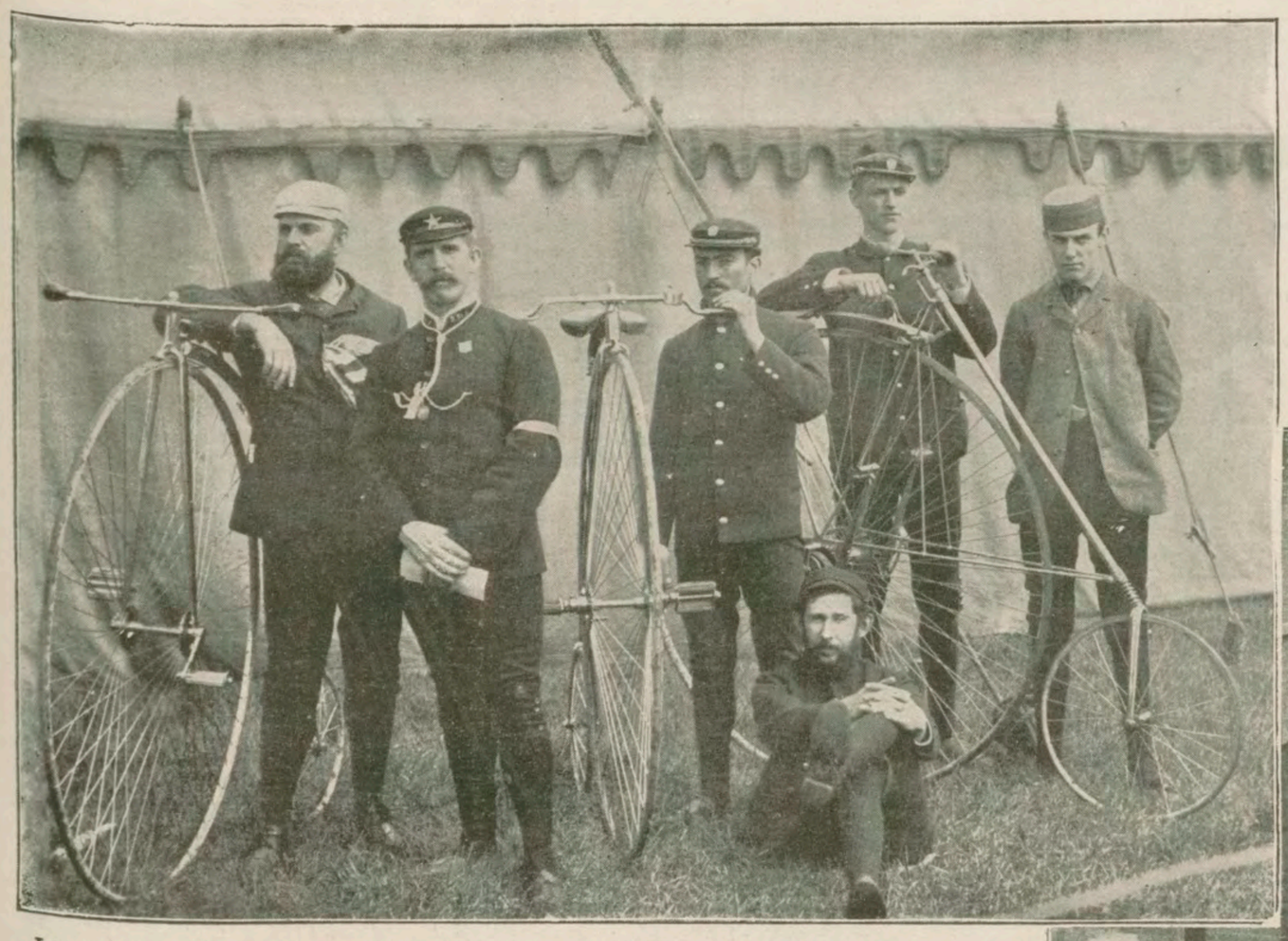
Il s'agit de la machine de Kirkpatrick Macmillan. Qu'était Macmillan ? Un modeste forgeron qui naquit en 1813 et mourut en 1878, l'année même qui vit la constitution du Cyclist Touring Club. Il était établi à Courthill, Dumfriesshire, et son invention prouve qu'il fut tout simplement un homme de génie. C'est grâce aux infatigables travaux et aux longues recherches de M. Jas. Johnston, de Glascow, qu'il est permis de rendre ainsi hommage au mérite de l'humble forgeron, méconnu si longtemps, ou plutôt inconnu.

Voici en quoi consiste ce mérite de Macmillan. Le premier il songea que deux roues placées en ligne dans un bicycle, dans une bicyclette pouvaient être main-



Le clairon du club. En Angleterre, les sorties de club se faiaient en musique. Cette coutume s'est conservée en Allemagne et en Belgique.

Un grand bi de 1880.



Les premiers touristes américains qui ont traversé l'Atlantique. Remarquez le Star-bicycle, à petite roue à l'avant, c'est sur cette machine que Zimmerman a fait ses premieres armes.

tenues en équilibre, même si les pieds du cavalier quittaient le sol ! Quand on songe au peu de différence qui existe entre cette conception et celle du baron de Drais, on constate la vérité du *natura non facit saltus* des anciens. Le baron de Drais fait poser le pied de temps en temps sur la terre prise comme point d'appui. Macmillan, lui, ne fait plus jamais toucher le sol au pied. Il a trouvé *l'équilibre*. Ce n'est rien, et pourtant ce fut tout.

Cette découverte, que d'aucuns taxeront bien à tort d'enfantine, et qui est admirable tant par elle-même que par les conséquences qu'elle eut, ne fut pas la seule de Macmillan. Il imagina encore la roue de derrière motrice. Et c'est ce principe, après l'essai de tant d'autres qui prévalut, et c'est lui encore qui préside à la construction des petites merveilles de mécanique que les fabricants sérieux offrent à l'heure actuelle. L'équilibre, la roue de devant directrice, la roue de derrière motrice, c'est bien là, à peu près, toute la bicyclette. Voyons un peu en quoi différait la machine de Macmillan de la machine de Jacquelin ou de Huret ?

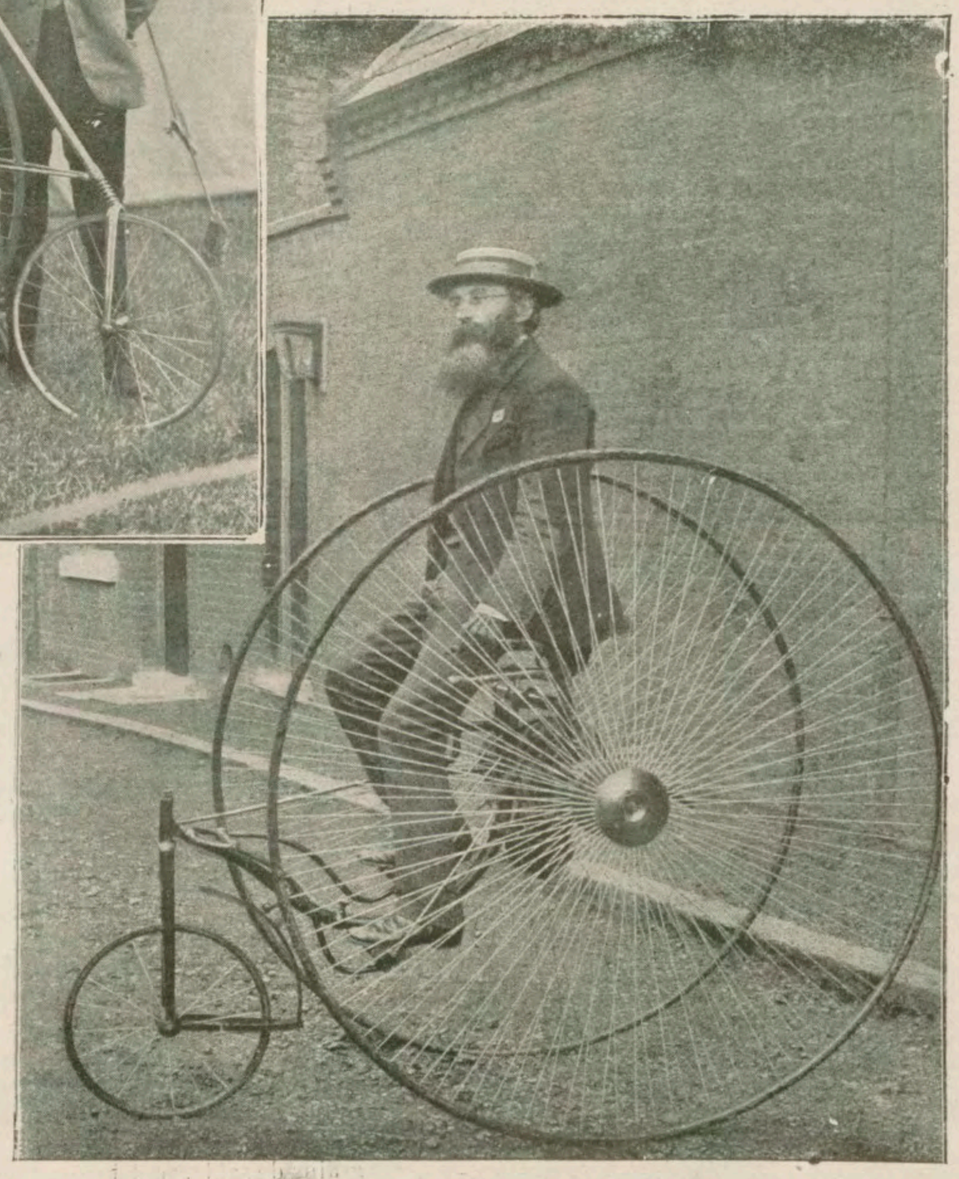
D'abord, point essentiel, absence de chaîne. Macmillan transmettait à la roue arrière par de simples leviers le mouvement des pieds qui d'ailleurs n'était pas encore circulaire, mais s'effectuait de haut en bas et de bas en haut, comme dans les machines à coudre.

Autre chose. Dans la machine construite par l'ingénieux forgeron, la roue motrice était plus grande de dix pouces que sa camarade de direction.

On pourrait aussi parler du cadre, qui n'en était pas un et affectait la forme d'un brancard, un peu comme les « corps droits », de la direction, qui ne devait pas être fort douce, etc.

Mais que sont ces petites imperfections, auxquelles d'ailleurs le temps est le plus sûr remède, devant les deux grands principes mis en lumière, en évidence par Macmillan : Équilibre sans toucher terre, roue motrice à l'arrière. (*A suivre*). J. Amy.

Nous avons le regret d'informer nos lecteurs que les numéros 3, 4, 5, 6 et 7 de la *Vie au grand air* sont complètement épuisés. Nous serions preneurs de ces numéros.



Ce n'est pas M. Drumont. On pourrait s'y tromper.

Le Prix Montgomery, à Auteuil

M. de Montgomery fut l'un des fondateurs de la Société des steeple-chases de France ; à sa mort, le prince de Sagan proposa à son comité de donner ce nom aimé du public des courses, à l'une des grandes épreuves d'automne ; la mesure fut aussitôt adoptée.

Le Prix Montgomery est un steeple-chase handicap qui se court sur 5.600 mètres le plus long parcours après celui du Grand steeple de Paris. Les chevaux sautent deux fois la grande rivière, une fois le mur en pierres et deux fois le mur en terre. L'épreuve est très pénible.

C'est le hongre *Bucheron*, au comte de Songeons qui a encore été victorieux, comme il avait enlevé le prix Aston Blount huit jours auparavant et le steeple chase national au printemps dernier. Nos lecteurs connaissent la silhouette de cet excellent sauteur, un peu fruste dans ses lignes et n'accusant pas beaucoup d'espèce. Cependant en dépit de son aspect peu relevé, le fils de Chalet a gagné cette année quatre-vingt mille francs d'argent public.

Pilule, à M. Fauquet Lemaître, que nos lecteurs connaissent aussi par nos illustrations, a été bonne deuxième à une demi-longueur. Lascazères à M. Maurain troisième, Irisée au baron Pinot quatrième, et Gentle Ida cinquième.

Alfred de Sauvenière.

(Cliché P. Doyé.)

Bucheron.

L'arrivée du Prix Montgomery, steeple-chase, handicap, 40,000 francs, 5,600 mètres ; gagné par Bucheron, hongre-bai, 4 ans, 71 kg. 1/2, [par Chalet et Bannerol au Comte de Songeons, monte de Steed (Auteuil, 12 Novembre.)

Une Française au Sahara

L'exploratrice Mme Jean Pommerol au milieu des officiers du bureau arabe de Laghouat. A ses pieds le jeune Miloud ben Chetïouï, son petit domestique qu'elle a ramené avec elle en France.

Entre deux échos, en première page d'une feuille du matin, cette brève information :

« Notre confrère, madame Jean Pommerol, après une longue campagne au Sahara est de retour à Paris. »

L'occasion est vraiment trop rare, n'est-ce pas, de causer avec une Parisienne, retour du désert.

Voilà pourquoi, l'autre jour, à l'heure crépusculaire, j'allais, en quête d'inédites sensations, sonner à la porte de madame Jean Pommerol.

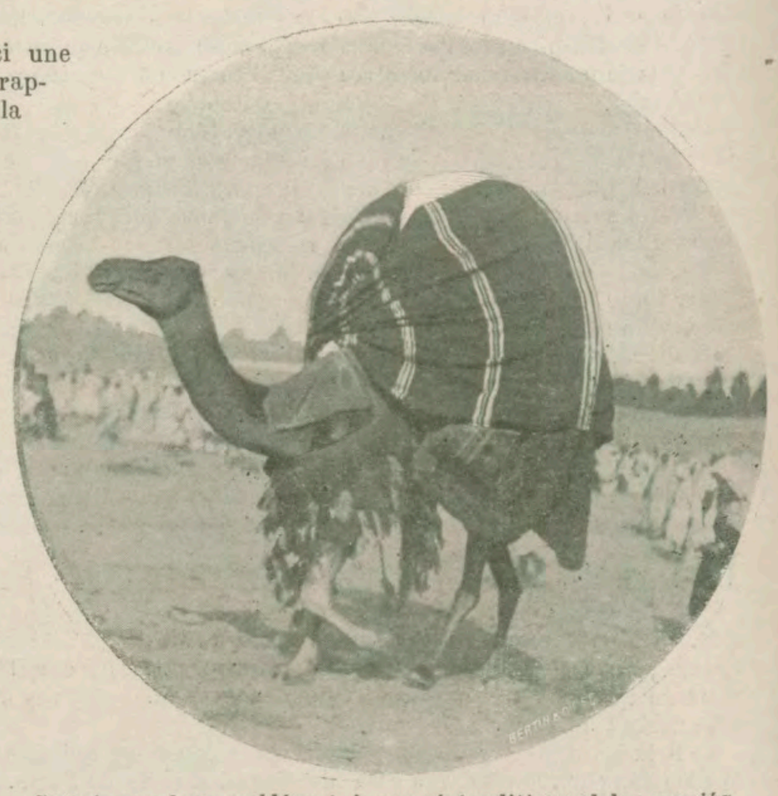
Introduit par un ravissant petit bonhomme d'une douzaine d'années, au teint bronzé, un de ces *muchachous* aux yeux vifs et légèrement inquisiteurs, j'expliquai à la vaillante exploratrice ce que j'attendais d'elle et c'est avec plaisir qu'elle a bien voulu me donner pour les lecteurs de la *Vie au Grand Air* quelques à-cotés de son voyage.

Penchée sur une carte d'Afrique, Mme Pommerol m'indique tout d'abord le schéma de l'itinéraire suivi, qu'elle traçait elle-même sur une feuille de papier, pour plus de clarté. Laghouat, la région du M'zab, El Goléa, Ouargla et Tuggurt.

— Sous les auspices de l'autorité militaire et avec le concours du *Temps*, me dit-elle, auquel j'envoyais des correspondances, j'ai entrepris ce voyage au mois d'octobre 1898. Mes études ne sont pas encore complètement terminées, bien que, lorsque j'aurai mis à jour toutes mes notes, j'aurai la matière de plusieurs volumes. Je comptais séjourner au moins trois ans dans la région Saharienne, le vrai Sahara et non ces plaines stériles situées au Sud de l'Algérie qu'on confond si communément en France avec le désert, mais sur le conseil, je dirai sur l'ordre des médecins, j'ai dû venir reprendre haleine. Au printemps prochain je compte repartir pour deux ans.

Mme Jean Pommerol, du *Temps*, qui vient de parcourir pendant un an la région du Sahara.

Sous un ciel d'un bleu cru et uniforme, imaginez des collines de sable de même teinte que le sable de la plaine, d'un blond rose, tirant sur le saumon. Avec cela la température moyenne de 48 degrés dans le jour et de zéro la nuit, pendant tout l'hiver, jusqu'à fin de mars. Un vent immense souffle presque sans interruption, vous aveuglant de milliers de grains de sable, vent brûlant toute la journée, glacial dès le coucher du soleil. Pour la flore de ces régions il n'est point besoin d'être un botaniste célèbre, car on peut marcher pendant huit jours avant de rencontrer quatre arbres, quatre palmiers. Pour la faune par exemple, c'est différent. Des scorpions comme s'il en pleuvait, des chacals qui rôdent toute la nuit autour des feux qui défendent l'accès du campement, des vipères à cornes en telle abondance, que des indigènes vont les prendre le matin, alors qu'elles sont encore engourdies par le froid de la nuit, et vous les vendent deux sous pièce. En voici une d'ailleurs que j'ai rapportée de là-bas, la morsure est presque toujours mortelle. Comme bien vous le pensez la nourriture en caravane, n'est pas pour ravir l'estomac d'un gourmet. Du chameau bouilli qui comme goût rappelle assez de mauvais bœuf, voilà le plat de résistance, durant quatre mois et demi, car aux environs de Laghouat, on trouve des lapins, des gazelles et autres gibiers plus substantiels. Le pain cuit sous la cendre, assaisonné d'un persil



Ce qui remplace, au désert, le coupé traditionnel des mariés. Cachés sous ce *bassour*, le jeune couple gagne la tente nuptiale à l'abri des regards indiscrets.

qui sent l'*assa fœtida* et du beurre volontairement rancl. Les Arabes nomades sont, d'ailleurs, d'une sobriété proverbiale : un régime de dattes avec de l'eau et du pain constituent aisément un repas. L'eau, voilà la grande question. Conservée précieusement dans les outres, la plus pure garde une saveur saumâtre, magnésienne assez semblable à celle des eaux de Salies-de-Béarn ou de Besançon-la-Mouillière, riches en chlorure de sodium. Parfois, on voyage pendant huit jours sans trouver d'eau, et ce n'est pas toujours drôle. Mais passons, qu'importent les privations, les souffrances, la lutte, lorsque dans la vie on a un but à atteindre.

Ce qui me tentait, en dehors de la satisfaction de voir du nouveau, c'était l'histoire de la fondation de ces races musulmanes, la recherche de leurs origines et de leurs croisements par l'étude approfondie de leurs coutumes, de leurs monuments, de leurs traditions. Le champ est d'autant plus vaste que ces peuplades n'ont pas de domicile fixe, ce sont des nomades et alors qu'un détail de costume, une forme spéciale dans l'armement, un rien évoque aussitôt un monde de souvenirs, il faut parfois des mois avant de définir exactement le sens de telle autre chose.

Toutefois, et, réservant pour mon volume les très longues

Le tissage des bandes de la tente. Les femmes arabes tissent sans navette.

« Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature. » Grâce à leur collaboration, ce gentil petit âne du M'zab et son maître pourront boire à leur soif.

déductions des autres voyageurs, à propos de l'origine des M'zabites, déductions sur lesquelles je vais étayer les miennes propres, j'ai recueilli de tels documents, en cours de route, que je garde l'absolue conviction de l'infiltration phénicienne. Carthage la Phénicienne régna huit cents ans (même après la destruction, il en resta l'influence et les colonies) sur les côtes de Kabylie actuelle : or les M'zabites sont une peuplade refoulée de ces côtés, jusque dans les sables du Sud, cinquante ans après la fameuse prise d'Alexandrie par Omar.

Ceci est de l'histoire. De plus, leurs minarets typiques, j'en ai vu de pareils indiqués sur de précieux papyrus d'Égypte et de Tyr, dans la collection de l'Archiduc Régnier, à Vienne.

Donc, nous admettons que nos M'zabites sont Phéniciens mêlés d'un peu de Numides, et de je ne sais quelle race autochtone plus ancienne.

Déjà dans Salluste, j'avais démêlé que, chez les Maures, on retrouvait des infiltrations des Perses; en remontant aux époques préhistoriques, on découvre des infiltrations successives de Tyr, d'Égypte et d'Éthiopie.

Le M'zabite a de telles qualités de subtilité dans le négoce qu'il est indéniable qu'il les tient de sources antiques, celles de sa race et de son sang, il est d'origine phénicienne.

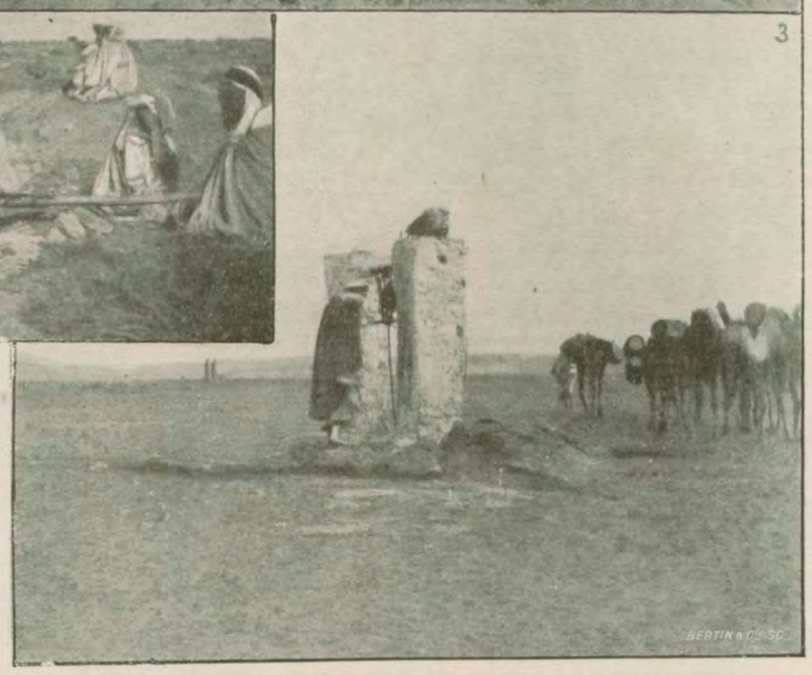
« Il faut cinq Arabes, dit un proverbe du sud, pour rouler un Juif algérien, et cinq Juifs pour rouler un M'zabite. Encore souvent le M'zabite ne peut-il être roulé. »

— Mais alors, ne pus-je m'empêcher de m'écrier, l'antim'zabitisme de l'avenir sera une source de polémiques d'une violence telle que l'antisémitisme ne sera rien à côté !

Madame Pommerol n'accomplissait pas à proprement parler une mission, elle appartient à cette phalange d'écrivains consciencieux qui ne parlent que de ce qu'ils ont vu, qui ne veulent pas subir le mirage du recul de l'histoire et qui n'hésitent pas devant le danger. Si l'on songe à ce qu'il faut de volonté et de persévérante énergie, pour mener à bien une telle entreprise, sans l'intervention officielle, avec le seul concours de services spontanément offerts par l'autorité militaire qui consent à laisser Madame Pommerol suivre un convoi de ravitaillement, vivant ainsi de la vie du soldat en Afrique, et quels soldats ! les *disciptinaires*, on conviendra que la vaillante femme a du mérite. Voyageuse intrépide, écrivain de talent, historienne d'une rare érudition, Madame Pommerol est encore un brillant conteur, à l'esprit si subtil, qu'on l'écouterait des heures entières, sans jamais se lasser, mais il ne faut pas songer qu'à soi.

Et nous quittons la gracieuse exploratrice, dont la parole chaude et sympathique a évoqué de telle façon les horizons de sable sans limites, que nous ne pouvons nous défendre sous le charme de l'évocation, d'un désir de fuir bientôt l'existence fièvreuse des grandes villes, où aux heures de désespérance apparaît si nette la stérilité des plus louables efforts, pour courir à la recherche de la fraîche oasis où il ferait si bon de rêver, loin de tout et de tous.

(*Clichés de Mme Jean Pommerol.*) ÉMILE D'ARNAVILLE.



1. A la fraîche ! qui veut boire ? Puits artésien dans les cultures d'Ouargla. — 2. Une rôtisserie dans les sables. Un quartier de gazelle est en train de cuire sur un feu de fiente de chameau. Les convives fument autour du brasier en attendant que le rôti soit à point. — 3. La Wallace du désert. Puits dans les environs d'Ouargla.

Le Critérium des Déchaînés

Notre course a obtenu un gros succès, beaucoup plus gros même que nous ne le supposions étant donné les conditions toutes spéciales qui caractérisaient les engagements : obligation d'enlever la chaîne du motocycle et d'avoir deux places occupées.

Malgré cette obligation, 44 engagements nous étaient parvenus et 35 concurrents se sont présentés au départ, à Chambourcy.

1re Catégorie. — Sans changement de vitesse.

Léa Lemoine, Whitechurch, Delouche, Béconnais. Osmont, Bertin, A. Martin, Bardin, Dorel, Rolland, Baras, J. Vonin, Gasté, Guyenet, Delaunay, E. Renaux, Demester, M. Labbé, Segnolles, L. Cécilis, de Gille, Villemain, de Santa-Victoria, soit en tout 23 concurrents.

Didier-Nauts part ensuite à midi 17, en demandant qu'on le contrôle. Cela fait donc 24 partants dans cette première catégorie.

2e Catégorie. — Avec changements de vitesse.

Cormier, Maas, Sevette, J. Théodore, Guyenet, Delaunay, Dervès, Marchand, Millochau, Brissard, Linzeler.

Passons tout de suite aux résultats (parcours 100 kilomètres) :

1re Catégorie. — Sans changement de vitesse.

1.	Osmont (quadricycle)	2 h. 6 m. 18 s. 2/5
2.	Rolland (voiture rem.)	2 h. 7 m. 41 s.
3.	Dorel (voiture rem.)	2 h. 10 m. 33 s. 2/5
4.	Bardin (voit. rem.)	2 h. 27 m. 25 s. 2/5
5.	Demester (quadr.)	2 h. 29 m. 7 s. 2/5
6.	Vonin (quadricycle	2 h. 38 m. 47 s.
7.	Villemain (quadr.)	3 h. 1 m. 46 s. 3/5
8.	Bertin (quadricycle)	3 h. 27 m. 48 s.
9.	Whitechurch (quadr.)	3 h. 53 m. 7 s.
10.	Mlle Léa Lemoine (qd.)	3 h. 56 m 55 s. 1/5

2e Catégorie. — Avec changement de vitesse.

1.	Théodore (quadr.)	3 h. 0 m. 50 s. 2/5
2.	Millochau (quadr.)	3 h. 24 m. 30 s. 4/5
3.	Linzeler (quadr.)	3 h. 37 m. 48 s.
4.	Guyenet (quadr.)	3 h. 43 m. 16 s. 4/5
5.	Seveste (quadr.)	4 h. 3 m.

Le temps d'Osmont — qui, du reste avait eu l'idée de la course — est tout simplement merveilleux. C'est le record pour quadricycle. Il bat de loin le record pour bicyclettes avec entraîneurs qui est de 2 h. 17 m. 7 s.

Le temps des concurrents n'ayant pas de changements de vitesse sont naturellement meilleurs que ceux de l'autre catégorie, puisque la plupart d'entre eux avaient des moteurs spéciaux faisant entre 3 et 4 chevaux. Mais, proportionnellement, la catégorie des changements de vitesse a eu les plus nombreux arrivés. Proportion d'autant plus remarquable que la limite de temps était fixée à 4 heures, ce qui représente encore, ne l'oublions pas, du 25 à l'heure en moyenne, et qu'à mesure qu'augmentait le temps, on avait plus de chance de voir revenir les concurrents partis avec un plus faible moteur.

La première catégorie a compté 10 arrivées pour 24 départs, et la seconde 5 arrivées pour 11 départs.

Tous les concurrents ayant fait le parcours en moins de quatre heures recevront un diplôme. Osmont recevra l'objet d'art promis au vainqueur. Les trois médailles que l'Automobile-Club nous avait si gracieusement offertes seront décernées à MM. Théodore, Rolland et Millochau.

Un nombreux public assistait au départ et à l'arrivée de notre course. Sur tout le parcours, les chauffeurs les plus connus ont assisté au passage des concurrents. Aucun accroc et temps superbe. Tous nos confrères ont bien voulu nous témoigner leur satisfaction devant ce beau succès.

En terminant, remercions les compétents commissaires qui nous ont prêté leur précieux concours : MM. G. de Lafreté, Marcel Viollette, Georges Prade, Ed. de Perrodil, P. Wurgel, Bazin et Bloomy.

La *Vie au Grand Air* ne s'endormira pas sur ses lauriers. Nous organiserons en effet dans le courant de janvier un rallye-paper ouvert à tous les moyens de locomotion et dont nous recauserons prochainement.

PIERRE LAFITTE.

P. S. — **Par suite du manque de soleil, lundi dernier nous n'avons pu tirer les clichés pris dimanche à Chambourcy. Nous en renvoyons donc la publication à dimanche prochain.**

Entraîneurs & Jockeys

(*Suite.*) (1)

FRENCH arriva en France en 1881 et débuta chez le baron de Schickler. Bon jockey, excellent dans l'art de prendre de bons départs, énergique et habile à faire passer un cheval quand il le faut, French compte de nombreuses victoires à son actif. Il gagna notamment les Eclipse Stakes en Angleterre avec *Le Justicier*. French appartient depuis deux ans à l'écurie Menier.

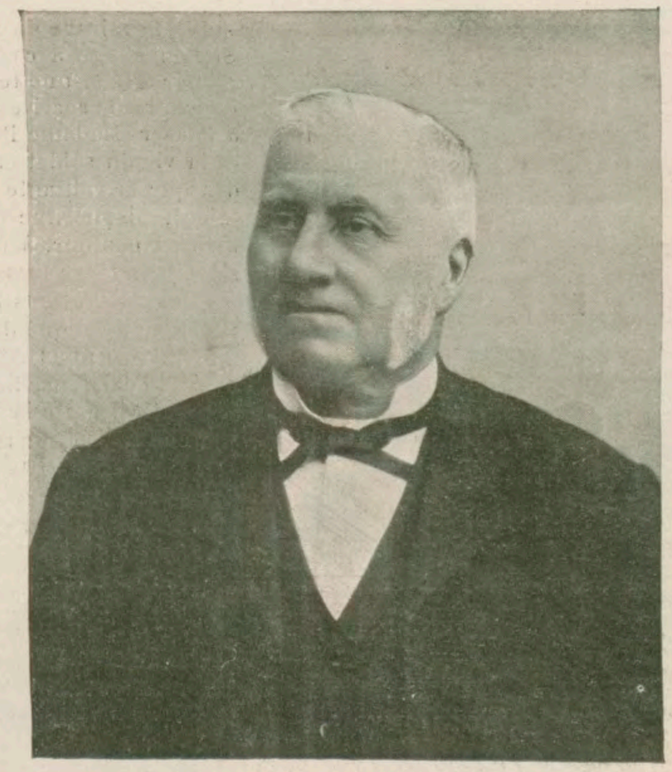
WEST monte en obstacles. Sa décision et son énergie en ont fait un de nos bons jockeys pouvant lutter à chance égale avec les meilleurs de la spécialité.

WEBB est, depuis plus de vingt ans, l'entraîneur du baron de Schickler, c'est assez dire le nombre de victoires qu'il remporta. *Le Sancy* fut certainement le meilleur cheval de l'écurie. Ses produits: *Palmiste*, *Champignol*, *Chambertin*, *Holocauste*, etc., en sont la meilleure preuve. Au nombre des grandes épreuves que s'adjugea l'écurie, citons: les Derby de 1886 avec *Sycomore*, de 1892 avec *Chêne-Royal*, de 1898 avec *Ragotsky*, et de 1894 avec *Palmiste*, les Grands-Prix de Paris de 1890 avec *Fitz-Roya*, de 1893 avec *Ragotsky*, de 1894 avec *Dolma-Bagtché*, et les Eclipse Stakes avec *Le Justicier*.

TOM LANE débuta en France comme jockey d'obstacles. Il se cassa la jambe et depuis cet accident n'a jamais plus couru qu'en plat. Jockey de l'écurie de Castries, puis de M. P. Donon, gagnant en 1888 le double évent du Derby et du Grand-Prix avec le fameux *Stuart*, Tom Lane est sans contredit la plus fine cra-

(1) Voir le N° 59.

Barlen.



T. R. Carter.

vache que nous possédions. Connaissant à fond la science du train, se rendant parfaitement compte de ce qu'un cheval peut fournir à l'arrivée, Lane est le grand maître de nos jockeys. Il commença d'ailleurs son apprentissage de très bonne heure... à neuf ans et débutait en course deux ans plus tard!

Ce ne fut qu'en 1880 que Tom Lane vint en France comme jockey d'obstacles pour M. Barry Blagrave. En 1884, ce fut lui qui conduisit *Baudres* à la victoire dans la grande course de haies d'Auteuil; il ne gagna pas moins de 100 courses dans cette année. Ce fut également Lane qui monta *War-Dance* dans son fameux dead-heat avec *Bocage*, à Maisons-Laffitte.

En 1893, Tom Lane renouvela son exploit en 1887 et enleva le Derby et le Grand-Prix avec *Ragotsky*. Le Grand-Prix lui était déjà revenu avec *Fitz-Roya* en 1890, *Clamart* en 1891 et *Rueil* en 1892. Deux années de suite, en 1897 et en 1898, Tom Lane gagna le prix de Diane avec *Roxelane* et *Cambridge*. Cette année, ce fut lui qui pilota avec succès *Perth* dans le Derby et dans le Grand-Prix de Paris, ajoutant encore cette jolie performance à celles qu'il avait accomplies.

Tout récemment encore, il enlevait avec *Libaros* le Prix du Conseil Municipal, réalisant ainsi le triple event qui doit être le rêve de tout jockey de plat.

S'il fallait citer, outre ces prix importants, ceux d'importance moindre que Tome Lane s'adjugea, nous n'en finirions pas et nous avons dû nous contenter de ne signaler que les plus retentissants succès d'un jockey dont la carrière est d'ailleurs loin d'être terminée.

T. R. CARTER est l'entraîneur de M. H. Delamarre depuis très longtemps. Il a gagné le Grand-Prix de Paris avec *Vermout* en 1864, *Boiard* en 1873 et *Vasistas* en 1889. Deux de ses pensionnaires *Verte-Bonne* et *Kasbah* remportèrent le Prix de Diane en 1883 et 1895.

Le fils de T. R. Carter, **A. CARTER**, fut à bonne école. Petit entraîneur public à Chantilly, il fut appelé par M. Edmond Blanc à la tête de son importante écurie. Ses débuts furent sensationnels et M. E. Blanc dût se féliciter souvent de l'avoir choisi, car A. Carter ne gagna pas moins de quatre fois le Grand-Prix de Paris : avec *Clamart* en 1891, *Rueil* en 1892, *Andrée* en 1895 et *Arreau* en 1896; parmi les autres épreuves importantes que A. Carter s'appropria, citons la poule d'essai des pouliches avec *Andrée* en 1895, celle des poulains en 1896 avec *Arreau*, le biennal avec *Lagrange*, le prix La Rochette avec *Révérend* et la grande poule des produits avec *Gouverneur*.

BARLEN est le jockey habituel de l'écurie E. Blanc. C'est dans le Midi qu'il débuta avant de venir monter à Paris. Il gagna deux années de suite le Grand-Prix de Paris avec *Andrée* et *Arraud*. Montant également pour le baron de Schickler, pour M. Achille Fould et pour M. E. de la Charme, il a gagné de nombreuses épreuves, entre autres le Derby de 1897 avec *Palmiste* au baron de Schickler. Barlen est un excellent jockey, excellant surtout à ménager son cheval pendant le parcours pour pouvoir lui demander un plus grand effort à l'arrivée.

R. CARTER JUNIOR, était d'abord l'entraîneur de M. C.-J. Lefèvre, avant de devenir celui de M. Caillaud, Il se distingua surtout en gagnant le prix de Diane avec *Roxelane*. Il fut même assez heureux pour réussir à gagner cette année le Derby et le Grand-Prix avec *Perth*, parvenant à maintenir ce cheval toujours en forme et à lui faire gagner presque toutes les courses dans lesquelles il se présenta.

PAUL GŒDORP.

(*A suivre.*)

(Clichés Ogereau.)

West.

om

Webb.

(Cliché Dubosq.)

French.

Antoine. | Mlle Boursange. | Mlle Renée Maupin. | Mme Bellanger. | M. Dumeny.

PÈRE NATUREL, Comédie en 3 actes de MM. E. Depré et P. Charton, au Théâtre Antoine.

1. 1er Acte : Antoine (Barentin), Mlle Boursange (Agathe), Mlle Renée Maupin (Miss Kate). — 2. 1er Acte : Mme Bellanger (Clotilde), M. Dumeny (Paul).

Mlle Frandaz. | Mlle Richard. | Mlle Leclerc. | Soulacroix. | Andrieu. | Bourgeois.

(Clichés Dromane.)

DAPHNIS ET CHLOÉ, Comédie lyrique en 3 actes de MM. Jules et Pierre Barblier, Musique de M. Henri Maréchal, à la Renaissance.

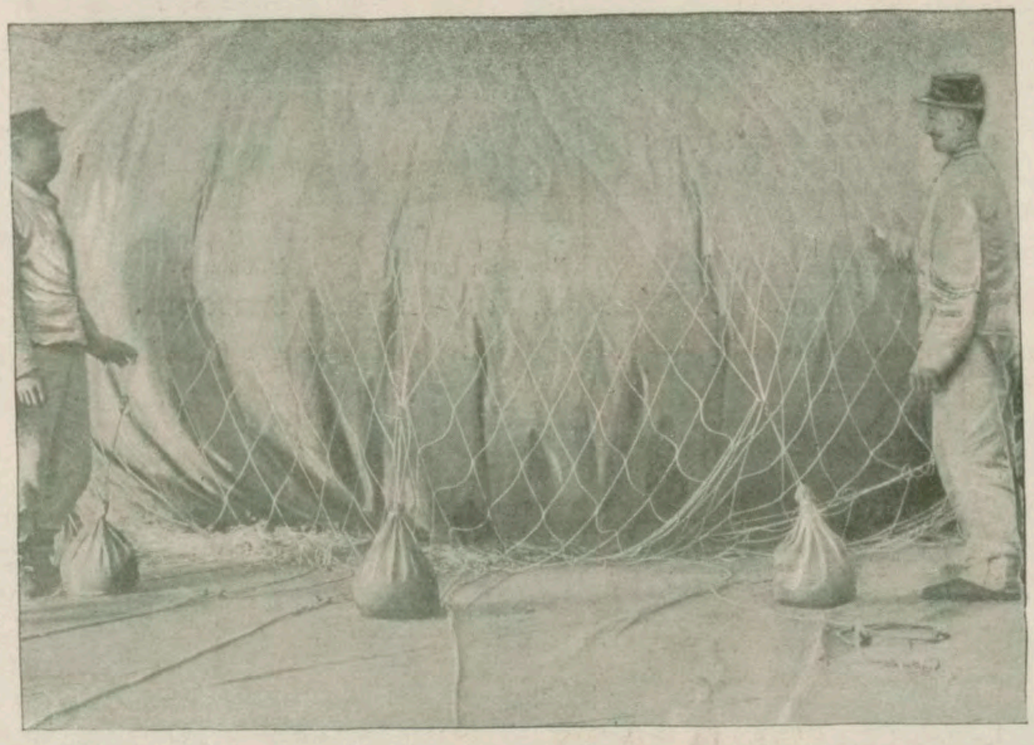
1. Mlle Frandaz (la Nymphe Echo) dans sa loge. — 2. 3e Acte : Le Dieu Pan (Soulacroix), unissant Daphnis (Andrieu) et Chloé (Mlle Leclerc). A droite, Dryas (Bourgeois) ; à gauche, Myriade (Mlle Léonie Richard).

L'Aérostation Militaire en 1899 *(Suite et fin [1]).*

M. Hinterstosser, savant officier de l'armée autrichienne vient de faire au cercle militaire de Vienne, une conférence très importante sur l'aérostation dans les armées civilisées. Il commence par établir un fait très honorable pour la France qui a donné l'exemple de la création d'un service aérostatique militaire. Il montre ensuite, par des exemples tirés des grandes manœuvres les plus récentes, que les ballons sont indispensables non seulement pour voir l'ennemi, mais pour suivre l'exécution des ordres donnés par l'état-major, et pour envoyer des signaux au quartier général. Le succès des expériences de M. Marconi, est venu ajouter un nouveau prix à la possession d'un ballon captif susceptible d'élever en l'air des intensités électriques suffisantes pour communiquer à grande distance. M. Hinterstosser fait en outre remarquer que de simples ballonets peuvent rendre de très grands services en supportant des pavillons servant à communiquer des dépêches en langage secret.

L'officier autrichien donne en outre de curieux détails sur les sacrifices que nécessite l'entretien d'un ballon captif, marchant à la suite du quartier général, et dont la nacelle est en communication constante avec l'état-major à l'aide d'un fil téléphonique.

On sait que les ballons captifs ne conservent pas complètement la forme sphérique, la partie inférieure se vide en l'air à cause de la décompression. Évidemment c'est un inconvénient, mais il n'a point la gravité que lui ont attribuée les Allemands qui ont imaginé une disposition pour tendre complètement les toiles d'un ballon captif allongé, auquel on a donné le nom de ballon cerf-volant. Ce perfectionnement consiste dans l'adjonction d'un sac dont l'orifice



Pendant le gonflement. Soldats préposés à la surveillance.

est exposé au vent, et dans lequel l'air s'engouffre avec effort de manière à ouvrir une soupape et à pénétrer dans un ballonet.

En 1878, des expériences comparatives ont eu lieu pendant les grandes manœuvres de l'armée allemande. Les Prussiens exécutaient leurs observations avec des ballons cerfs-volants construits à Tempelhoff, près de Berlin. Les Bavarois se servaient du modèle de Chalais-Meudon.

L'État-major général a donné trois fois l'ordre aux ballons de se mettre en observation. On prétend que les Prussiens ont pu monter trois fois et les Bavarois une seule, d'où l'on conclut à la supériorité du système prussien. Les Anglais qui n'avaient que d'assez pauvres ballons de baudruche, substance légère, mais très susceptible de s'altérer, se sont laissé facilement convaincre.

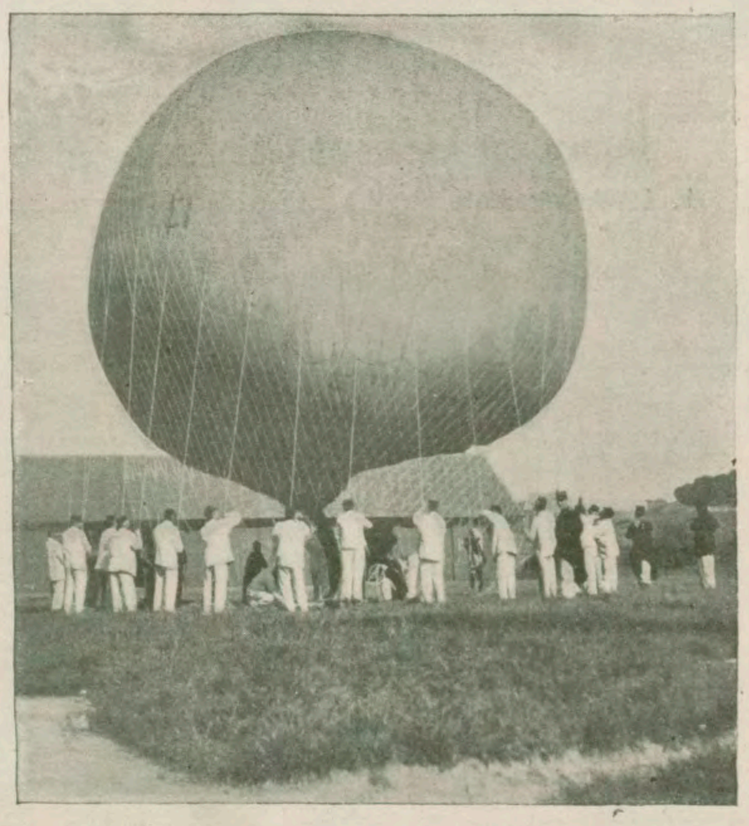
Ascension à Aldershot (Angleterre) d'un ballon cerf-volant allemand.

1. Voir n° 62.

Avant le gonflement d'un ballon militaire.
Les soldats disposent le filet au-dessus de la toile.

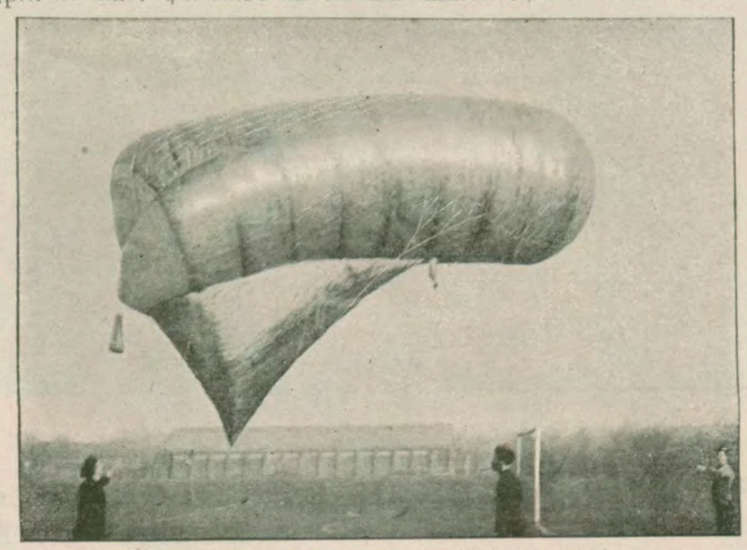
Nous donnons quatre photographies d'expériences exécutées au camp d'Aldershott avec des ballons cerfs-volants allemands. Outre la poche, on aperçoit un petit ballon rond attaché au bout d'une queue semblable à celle d'un cerf-volant. Cette adjonction est dénuée de tout rôle utile. Il paraît que le lieutenant Mellon, qui vient d'être envoyé en Afrique australe, emporte des ballons de ce type nouveau. Mais nous ne nous presserons point de condamner à la légère les ballons militaires français.

Quand nous nous sommes rendus à Strasbourg pour prendre part à la Conférence des ballons-sondes, nous avons vu fonctionner, d'une façon très satisfaisante, un ballon cerf-volant, mais il reste à savoir si un ballon de Meudon n'aurait pas donné de résultats au moins aussi avantageux. Nous engagerons nos amis du Transvaal, qui ont organisé de leur côté un service aéronautique militaire à ne pas partager trop facilement l'engouement des Anglais. Ce n'est qu'en 1900 après les expériences de Vincennes que l'on pourra être fixé.



Le gonflement est presque terminé.
Les soldats maintiennent solidement les cordes.

Ce qu'il y a de vrai dans les critiques adressées au système français, c'est que la forme sphérique n'a été adoptée par Giffard, que parce qu'il était limité par l'espace nécessaire aux évolutions d'un ballon captif allongé, qui exige un terrain immense; s'il avait voulu construire un ballon captif militaire, il aurait adopté la forme allongée, et il nous l'a dit plusieurs fois, mais il aurait certainement trouvé quelque disposition plus simple que celle qui a été imaginée à Tempelhoff et à laquelle nous nous demandons si Adershot ne s'est pas trop pressé de se rallier.



Ballon cerf-volant avec sa poche remplie par le vent.

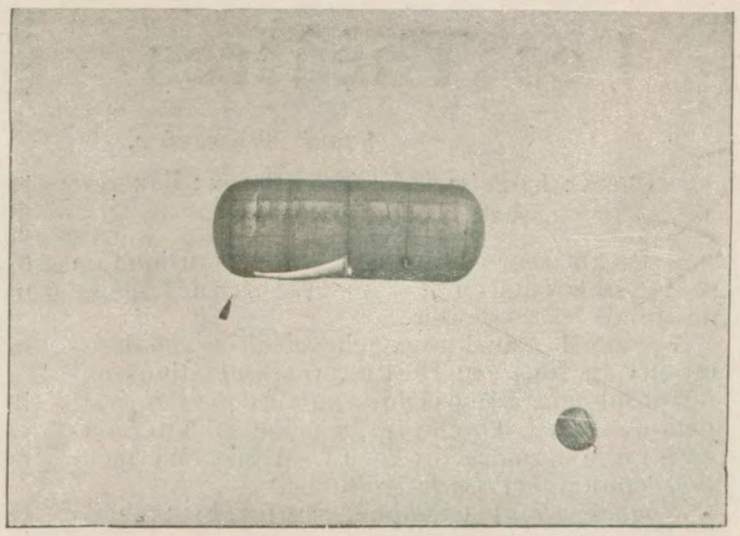
Les Allemands s'occupent avec beaucoup de zèle

Le ballon cerf-volant conduit à son hangar.

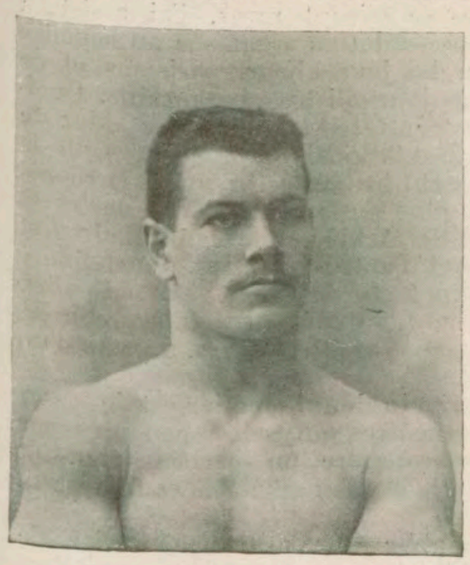
du perfectionnement de l'aérostation, nous allons bientôt entendre parler de grandes expériences qui vont être exécutées sur le lac de Constance et qui donneront des résultats ntéressants. Mais ils ont une manie de compliquer singulièrement les appareils dont ils font usage. Ils le font souvent sans aucun but réel.

C'est ainsi que l'on a ajouté au ballon cerf-volant, un petit ballonet sphérique, qui, placé au bout d'une longue sonde ne saurait produire aucun effet dynamique et dans le seul but peut-être de rappeler la queue des cerfs-volants ordinaires. Nous ne négligerons jamais de protester contre des combinaisons de cette nature. Elles ne tendent à rien moins qu'à détourner l'attention des inventeurs sur des complications inutiles.

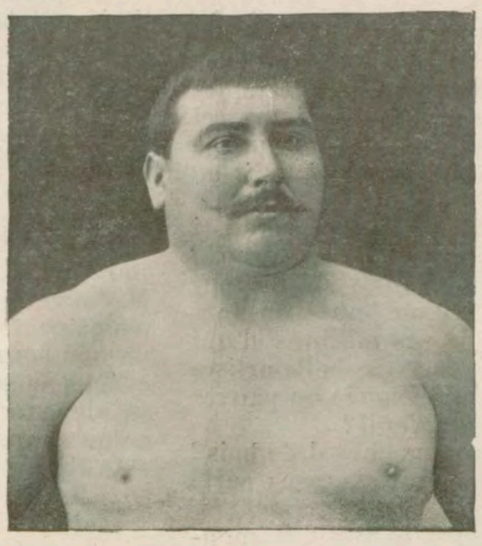
W. DE FONVIELLE.



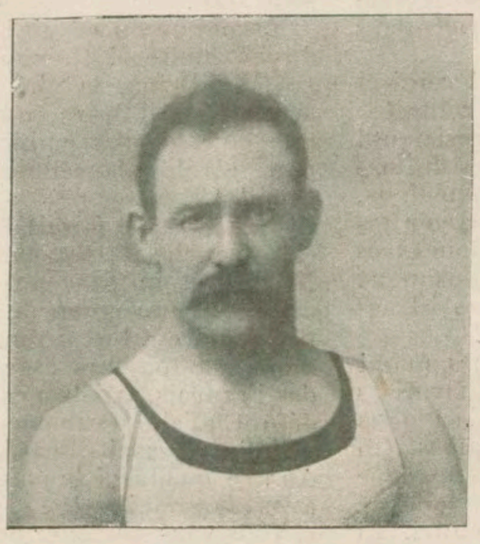
Le ballon cerf-volant en pleine ascension.



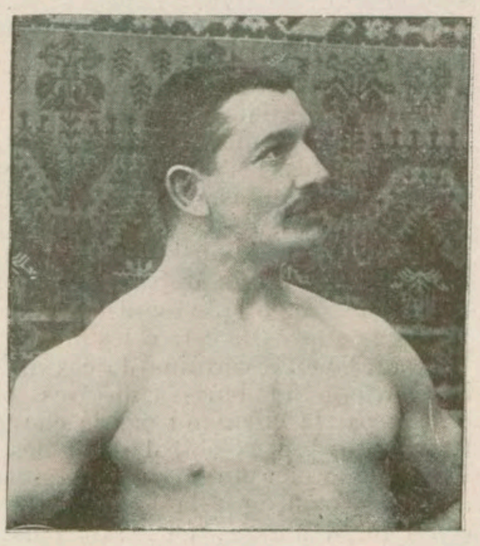
(Cliché Walery, 9 bis, rue de Londres.)
Constant le Boucher.



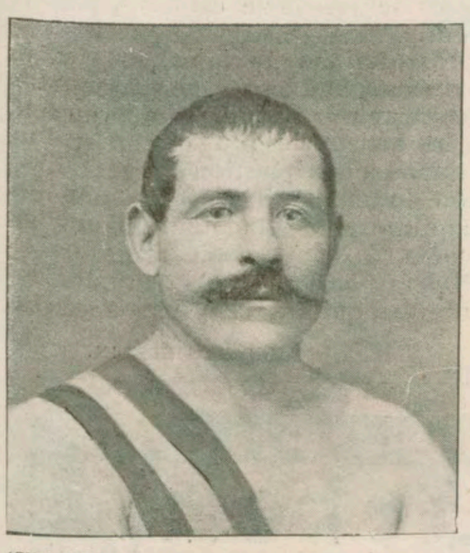
(Cliché Walery.)
Laurent le Beaucairois.



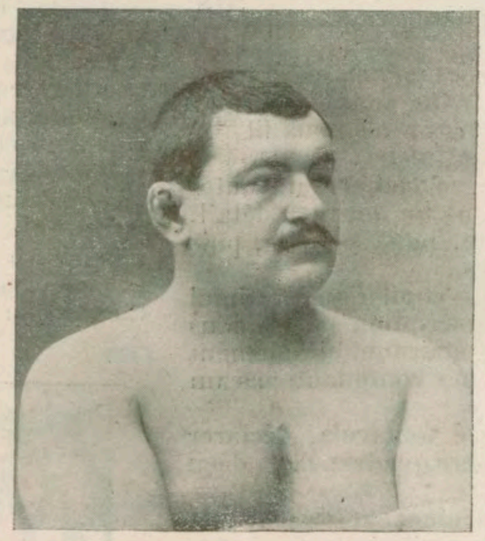
Tom Connors (Angl.)



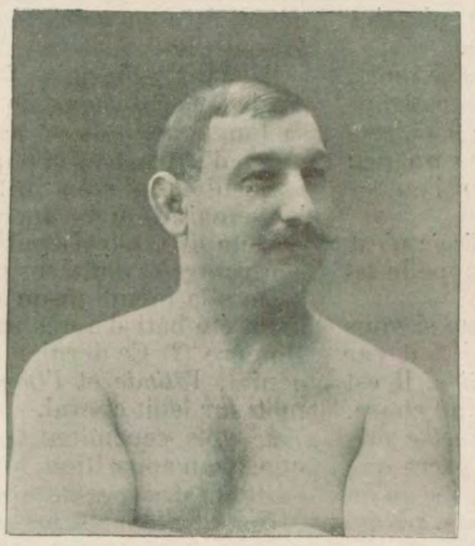
(Cliché Asteyn.)
Michael Hitzler (All.).



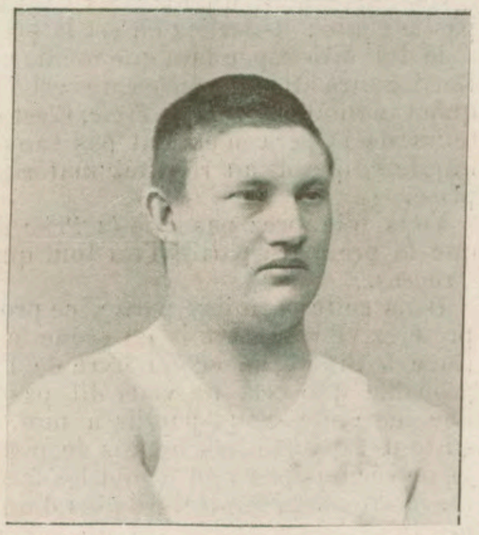
(Cliché Tronchet.)
Pietro de Lyon.



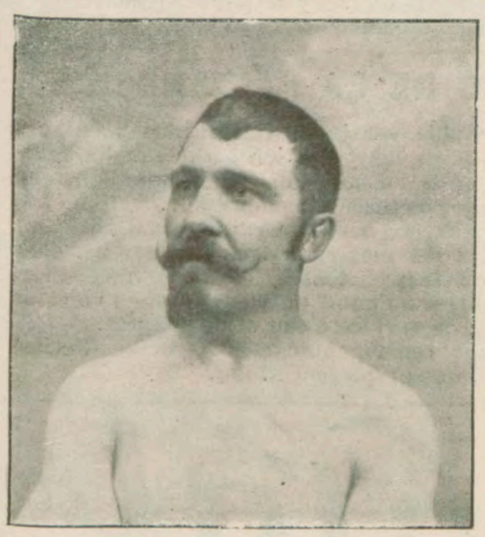
(Cliché Walery.)
Daumas dit Pique-Planque.



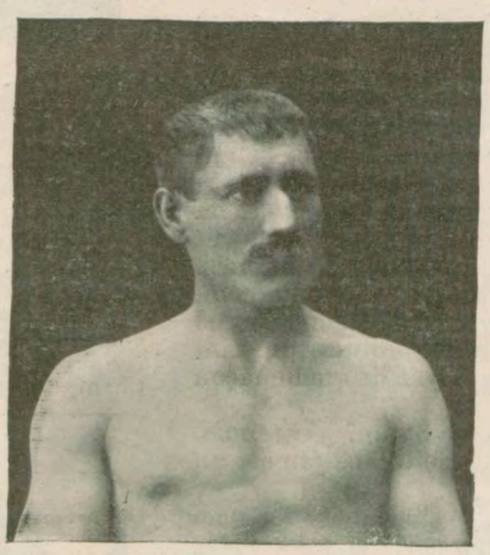
(Cliché Walery.)
Robinet.



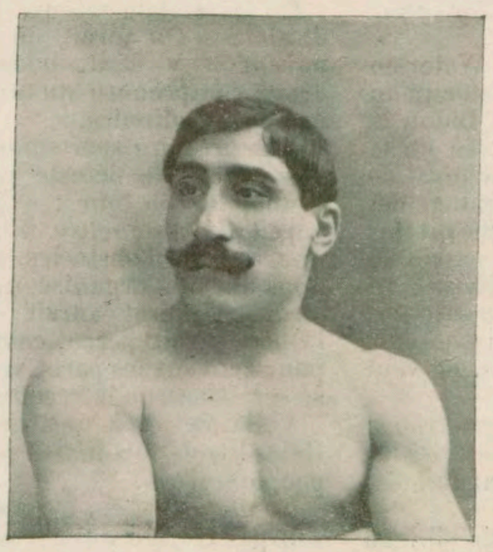
(Cliché Habel.)
Heinrich Starck.



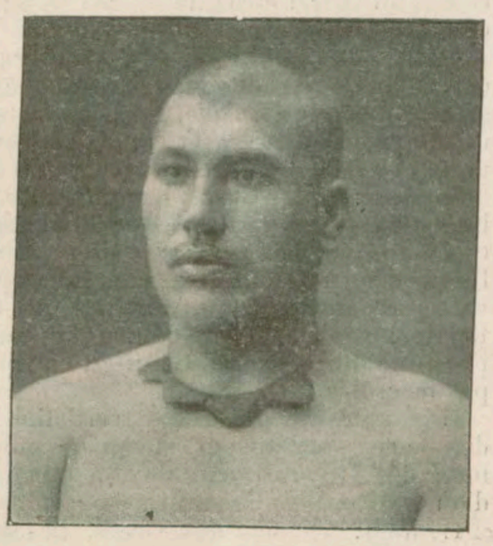
(Cliché Allhen.)
De Maeyer.



(Cliché Walery.)
Trillat.



(Cliché Walery.)
Borie.



(Cliché Walery.)
Kara-Amed (Turc).

LE CHAMPIONNAT DU MONDE DE LUTTE

Les luttes pour le Championnat du Monde tirent à leur fin. Après la série des poids lourds nous allons assister aux rencontres entre les lutteurs restant des deux catégories, rencontres dont le vainqueur sera vraiment le Champion du Monde. Nous donnons ci-dessus une dernière série de photographies, parmi lesquelles celles des favoris des dernières luttes.

Les Théâtres

Lundi 20 novembre.

Opéra : *La Prise de Troie.* — Odéon : Une représentation a bénéfice.

Si les amateurs de belle et grande musique ne sont pas satisfaits, en ce moment, c'est à désespérer de jamais les contenter.

A peine M. Lamoureux achevait-il ses représentations au Nouveau-Théâtre, représentations qui ne furent peut-être pas aussi suivies que l'espérait l'éminent chef d'orchestre, à peine Tristan enlaçait-il une dernière fois Yseult, qu'aussitôt l'Opéra nous donnait *la Prise de Troie.*

Wagner ayant triomphé, ce fut le tour de Berlioz.

J'imagine que si dans les Champs Élyséens, les deux maîtres se sont rencontrés, après leur apothéose respective, ils ont dû avoir une conversation qui, pour les auditeurs s'ils s'en trouvaient là, n'aura pas manqué de gaîté.

Berlioz détestait en effet Wagner, et celui-ci non moins cordialement lui rendait la pareille.

Et l'on sait ce que cela veut dire entre musiciens !

Les peintres, les sculpteurs, les auteurs dramatiques, les critiques, les politiciens, les comédiens, en un mot, tous les gens en vue, peuvent avoir des rancunes et des jalousies, ce qui est toujours très mauvais, car la bile arrive et, à sa suite, les maux d'estomac. Mais que sont ces rancunes et ces jalousies auprès de celles des musiciens ?

Il faut écouter certains de ces messieurs quand ils parlent de leurs confrères plus favorisés qu'eux par le talent ou par la chance. Ceci nous ramène au joyeux état d'esprit des Caraïbes. On vient de fonder une école de journalisme, idée aussi biscornue que la Lune. Si l'on fondait une école de débinage, ce serait plus rationnel. Et l'on aurait d'admirables professeurs dans les personnes de quelques-uns de nos serviteurs de la double et quadruple croche.

Heureusement, un mauvais caractère n'exclut pas le génie ; et Berlioz en est la preuve.

Je dois dire cependant que même après sa mort, Berlioz aura attendu encore un certain temps avant qu'on montât *la Prise de Troie.* C'est que les directeurs de l'Opéra n'étaient pas sans être un peu inquiets, quant au résultat matériel de l'entreprise.

Vous n'ignorez pas que *la Prise de Troie* n'est que la première partie d'un tout qui s'appelle *les Troyens.*

Dans cette première partie, ce prologue si vous préférez, Berlioz a mis en scène le recit fait par Enée à Didon au second livre de l'*Enéide.* Il est probable que ceci ne vous dit pas grand'chose. Peut-être êtes-vous pareils à moi. L'*Enéide* m'a surtout rapporté des heures de piquet parce que je ne récitais pas mot à mot les fragments qu'on me disait d'apprendre. Et plus d'une fois, planté mélancoliquement devant un arbre, j'ai maudit Virgile, me demandant ce que le poète aurait pensé de nous si on lui avait dit que ses vers serviraient un jour à être une source de punitions pour de petits Français.

Enfin, ne revenons plus sur ces Waterloo enfantins et permettez-moi de vous rappeler qu'au second livre de l'*Enéide,* Enée raconte à Didon la façon dont fut prise Troie. Il dit l'arrivée de la prophétesse Cassandre qui en voyant le cheval de bois laissé par les Grecs, dénonce leur stratagème. Elle clame aux Troyens que dans ce cheval les Grecs sont cachés. Mais la foule n'admet pas qu'on lui prédise malheur. On hue la prophétesse ; en vain Cassandre, par un artifice qui appartient à Berlioz, essaie-t-elle de convaincre aussi Chosèbe, l'homme qu'elle aime. Celui-ci, non plus, ne veut pas la croire.

C'est alors une procession, un défilé de guerriers ; des jeux s'organisent jusqu'au moment où la foule des Troyens va au-devant du cheval de bois, d'où sortiront les Grecs armés.

Combat, victoire des Grecs. Désespoir d'Énée qui voit Troie détruite. Mort de toutes les Troyennes. Envahissement du Temple par les Grecs tandis que les Troyennes en expirant s'écrient : « Italie ! Italie ! »

Ainsi que le sujet, la musique de Berlioz a la pureté classique ; elle se déroule, magnifique et sereine ; mais si la scène entre Astyanax et Andromaque a été accueillie par de longs bravos, si on a applaudi vigoureusement Mlle Delna aux accents souvent superbes, aux attitudes souvent heureuses, ainsi que M. Renaud qui chante avec une rare perfection, il n'en va pas moins que le soir de la première, la salle est restée froide.

J'ai même rencontré des mélomanes qui, auparavant, réclamaient à cors et à cris qu'on montât l'ouvrage de Berlioz et qui, après, vous soufflaient doucement dans le tuyau de l'oreille : « C'est très beau... c'est très beau, mais c'est rudement ennuyeux. »

Quant à certains abonnés, ils se contentaient de me dire : « Ça manque vraiment de ballet. »

Oui, ça manquait de ballet ; mais sans doute Berlioz quand il écrivait sa partition, ne songeait pas qu'on lui demanderait des jetés-battus. D'autant plus que les abonnés, tout au moins le soir de la première, pouvaient admirer des danseuses, Elles n'étaient pas sur la scène ; qu'importe ! On les voyait dons la salle. Et des anciennes. Mme Mauri et des nouvelles, Mlles Sandrini, Zambelli, Robin. Que demander de plus pour un seul soir ?

Et comme on voyait bien qu'elles n'étaient pas des chanteuses ! Elles applaudissaient à tout rompre Mlle Delna, la plus riche héritière à l'heure actuelle de l'Opéra, mesdames et messieurs, et une de nos plus éminentes cyclistes, ce que je peux révéler dans une revue comme *La Vie au Grand Air.*

Et si le ballet faisait défaut, n'y avait-il pas aussi en revanche un combat de guerriers valeureux ? N'y voyait-on pas dans ces combats un lutteur fameux, compagnon de fête d'un jeune millionnaire qui eut tort d'abuser de ses millions et qui mort, est toujours regretté par une belle artiste des Français, artiste à ce point dévouée au pauvre défunt qu'elle porte encore son deuil ?

Enfin n'y avait-il pas le fameux cheval de bois ? Ah ! ce quadrupède nous en avait-on assez parlé avant la première !

Vous vous souvenez peut-être qu'avant de monter *la Valkyrie,* pendant six mois et davantage, on nous conta dans tous les journaux qu'on verrait un truc saisissant pour la chevauchée. Ce devait être un clou de première grandeur. Ce le fut en effet.

Il est probable qu'on fonda les mêmes espérances sur le truc du cheval de bois. On nous dit d'abord sa longueur, puis sa hauteur ; on ne nous fit pas grâce d'un mètre, ni d'un centimètre.

Ensuite, on nous initia à sa confection, toutes les semaines nous apprenions un nouveau détail. La tête du cheval était faite, puis son cou, puis son ventre et enfin ses pattes.

On alla même jusqu'à nous confier que l'animal avait été bâti d'après une description puisée dans Homère (?) Ce dernier trait était tout simplement génial, l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne contenant pas un mot sur ledit cheval.

Je dois cependant, malgré tout cela, déclarer que, à son apparition, le célèbre quadrupède a déçu l'attente des spectateurs.

Nous l'avons vu arriver roulant, roulant... puis crac ! il nous a dit bonsoir et il s'est allé à son écurie, je veux dire dans les frises, singulier endroit pour se coucher.

On attendait mieux. Un de mes voisins me disait : « On aurait dû lui mettre six pattes et puisqu'on y était, pourquoi pas douze ? Vous devez comprendre qu'un cheval pareil n'est pas une bête ordinaire. »

Un autre, un sportsman connu, qui tout en étant très lettré, ne déteste pas les plaisanteries, me confiait à son tour : « Au lieu d'un cheval, on aurait dû en mettre plusieurs. Ils auraient fait une course d'obstacles. Le soir, entre abonnés, nous aurions organisé un petit betting. De cette façon, l'intérêt aurait été très soutenu et si l'Opéra avait perçu, comme le mutuel, un tant pour cent sur les paris, vous voyez de quelle façon se serait accrue la recette. »

Voilà ce qu'à ma grande honte, j'entendis. Hélas ! trois fois hélas ! nous ne ferons jamais un peuple sérieux.

N'empêche que, quoique le cheval de bois ne soit pas extraordinaire, on en parle et vous voyez comme, moi-même, je me suis étendu sur ce sujet.

A tout prendre, c'est donc encore une excellente réclame.

Il arrivera même peut-être qu'un jour, un jeune lycéen, en ayant entendu parler, dira à son père, croyant qu'il s'agit d'un manège : « Papa, j'ai eu la première place en narration française, mène-moi sur le cheval de bois de l'Opéra ? » Et le père, complaisamment cédera.

Ainsi, par l'entente d'une réclame qui n'a rien à voir avec une pièce, on arrive quelquefois à un succès.

Mais, vraiment, si Berlioz s'était douté qu'un jour, ce que le public connaîtrait le mieux de son ouvrage, ce serait son cheval, je me demande s'il eût écrit jamais *La Prise de Troie.*

Au fait, pourquoi le demandé-je ?

Je suis bien sûr que non.

♣

Et c'est çà et là, dans les autres théâtres, le bon petit train-train, en attendant le renouvellement prochain des affiches. Car décembre immine ; et c'est, avec décembre, les grosses recettes de Noël, auxquelles s'ajouteront celles du jour de l'an.

Viendront aussi ensuite les jours maigres ; car avec les étrennes et le terme succèdant, la moitié de janvier est plutôt fâcheuse et désargentée, si j'ose m'exprimer ainsi.

Les premières se faisant rares, j'ai assisté à l'Odéon à la représentation organisée au bénéfice de l'Association des journalistes parisiens et de l'Association des journalistes républicains. Quelques-uns de nos confrères traitent avec assez de dédain ces représentations. Ils ont tort. Celle-là fut particulièrement brillante. On voyait là réunis les artistes les plus en vedette Mme Bartet et M. le Bargy, Mlle Ackté, Mme Jane Hading et d'autres étoiles et d'autres vedettes. Courteline y joua excellemment *Le Gendarme est sans pitié.* M. Noblet et Mlle Lucy Gérard y interprétèrent avec une verve sans pareille *Baccara,* un acte d'un de nos bons amis.

Mais pour l'écrivain dont le métier est de passer sa vie dans les théâtres qui sait à peu près par cœur ce qu'il va entendre, un spectacle amusant est celui de la salle et aussi celui des coulisses, un jour pareil.

D'abord, le public est d'ordre particulier. Ce n'est pas le public des premières blasé par l'accoutumance, qui préfère souvent au spectacle les propos échangés pendant les entr'actes, dans les corridors. Ici plus le spectacle est long, plus le public est content.

Pour ces représentations spéciales, un certain nombre de provinciaux font le voyage à la capitale. Car pour une somme relativement modique, on peut voir d'un coup les artistes les plus célèbres ; il ne faut pas même s'arrêter à la question d'argent, il y a aussi la question du temps. Il n'est pas toujours facile d'aller dans une même semaine, si l'on vient à Paris, à l'Opéra, à la Comédie-Francaise, à l'Odéon, à l'Opéra-Comique sans compter les théâtres du boulevard qui ont des pièces à succès !

Auguste Germain.

PNEUMATIQUE
Michelin
CLERMONT-FERRAND
Le Père des Démontables.

AU PARC DE LA FAISANDERIE

C'est un véritable service à rendre aux amateurs de campagne que de leur signaler les terrains magnifiques du parc de la Faisanderie à Ablon que l'on vend en ce moment par petites parcelles à 3 fr. 50 le mètre.

A ce prix on aura de beaux terrains prêt à bâtir sur un sol riche, avec des matériaux très bon marché, dans un pays où l'on trouve toutes les ressources d'une ville bien organisée au point de vue de belles voies de communication, de service d'eau et de gaz, etc.

S'adresser pour renseignements, 61, rue des Petits-Champs à Paris, ou sur place à Ablon.

Vital
PNEUMATIQUE

Le Gérant : Victor Voinot.

0441 Corbeil. — Imprimerie Éd. Crété